LES DOUTES D'AVRAHAM

DU MÊME AUTEUR

Une disparition inquiétante
Seuil Policiers, 2014
et « Points Policiers », nº P4051

La Violence en embuscade
Seuil Policiers, 2015

Dror Mishani

LES DOUTES D'AVRAHAM

TRADUIT DE L'HÉBREU
PAR LAURENCE SENDROWICZ

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Ce livre est le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec une histoire ou des événements réels, ainsi qu'avec des personnes vivantes ou mortes, des noms existants ou ayant existé, ne pourrait donc être que totalement fortuite.

Titre original : *Ha isch she ratza lada'at hakol*
Éditeur original : Achuzat Bayit, Tel-Aviv
© Dror Mishani, 2015
ISBN original : 978-965-556-035-0

ISBN : 978-2-02-128822-3

© Éditions du Seuil, octobre 2016, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Ce livre est dédié à la mémoire de mon père,
Mordekhaï Mishani
(10/4/1945 – 9/4/2013)

J'étais au milieu de ma course, et j'avais déjà perdu la bonne voie, lorsque je me trouvai dans une forêt obscure, dont le souvenir me trouble encore et m'épouvante. […]
Certes, il serait dur de dire quelle était cette forêt sauvage, profonde et ténébreuse, où j'ai tant éprouvé d'angoisses que la mort seule me sera plus amère : mais c'est par ses âpres sentiers que je suis parvenu à de hautes connaissances, que je veux révéler, en racontant les choses dont mon œil fut témoin.

L'Enfer, Dante Alighieri,
traduit par Jacqueline Risset,
Flammarion, 1988

Prologue

Au début du mois de décembre, une jeune femme aux cheveux courts et aux grands yeux bruns descendit du Boeing 737 qui venait d'atterrir à l'aéroport Ben-Gourion. Dissimulé derrière l'épais pilier en béton du hall des arrivées, l'inspecteur-chef Avraham, très tendu, la laissa dépasser les portes vitrées et s'avancer en poussant un chariot chargé de trois valises. Jusqu'au dernier moment, il avait douté de sa venue et s'était même persuadé qu'il rentrerait chez lui tout seul. Il la suivit des yeux encore un instant avant de se montrer et d'intercepter son regard qui le cherchait parmi les gens venus comme lui accueillir quelqu'un.

Ils n'avaient pas de grands projets d'avenir à part vivre ensemble pendant quelques mois. Prendre le temps de se redécouvrir avant de décider de la suite des événements. Et effectivement, ils se redécouvrirent, avec une lenteur prudente, rompus qu'ils étaient tous les deux à l'art de l'observation à la dérobée. Avraham constata que Marianka aimait prendre une longue douche matinale ; quand elle avait terminé, elle laissait derrière elle une petite flaque sur le sol de la salle de bains ainsi que des traces de pas qui allaient jusqu'à la chambre à coucher. Elle constata qu'Avraham se faufilait dans la cuisine après le dîner pour continuer ni vu ni connu à manger, seul derrière la porte close. Ils répartirent dans tout l'appartement le contenu des trois valises qu'il essaya, après les avoir intégralement vidées, de ranger au-dessus de sa grande armoire, mais

comme il n'y avait pas assez de place, l'une d'elles passa l'hiver sous leur lit.

Marianka voulut voir le nouveau bureau qu'on avait attribué à Avraham. Il l'emmena donc faire un tour au commissariat un vendredi matin, jour où le bâtiment était presque vide. À la différence de son ancien réduit aveugle du premier étage, le bureau du chef de la section des homicides, situé au troisième, était spacieux, avec une vue imprenable sur les tours d'habitation de la rue Fichman qui avaient poussé sur les anciennes dunes. Par les matinées grises tout comme par les fraîches soirées, sa fenêtre lui permettait de contempler le ciel qui recouvrait sa ville natale. Et, pour la première fois, il pouvait enfin allumer une cigarette sans sortir, à ce détail près qu'il venait d'arrêter de fumer.

L'hiver était capricieux, et comme Avraham avait remarqué que les changements de temps influençaient beaucoup le moral de Marianka, il lisait tous les matins le bulletin météo avec anxiété. Dès que la température chutait ou qu'il pleuvait, elle était heureuse. Mais si le ciel s'éclaircissait et l'air tiédissait, voire devenait presque chaud, elle évoquait la neige à Bruxelles sans arriver à masquer la nostalgie qui marquait son visage et sa voix. C'était le seul bémol dans cette période de joie et, lorsqu'il n'avait rien à faire, il se plantait derrière la fenêtre de son bureau en espérant, pour elle, qu'il se mette à pleuvoir.

En février, il entendit aux informations que la dernière tempête hivernale était annoncée comme imminente. Il décida aussitôt de prendre un jour de congé afin de l'accueillir avec Marianka. Ainsi fut fait mais, quelques heures après le déclenchement des intempéries, un meurtre vint bouleverser leurs plans.

PREMIÈRE PARTIE

LA VICTIME

1

Ce fut au milieu de la nuit, en montant sur le toit pour convaincre Koby de venir se coucher, qu'elle vit le pistolet.

Il était une heure du matin et l'arme était posée sur le meuble du petit local de service, mais elle n'y accorda aucune importance parce qu'elle se sentait épuisée, mortifiée aussi, et que bien d'autres choses la terrorisaient. D'autant qu'elle n'avait aucune raison d'avoir peur d'une arme, au contraire, sa présence ne pouvait lui inspirer qu'un sentiment de sécurité.

Quelques jours plus tard, en se remémorant cette fameuse nuit, elle comprendrait. Tout aurait pu se passer différemment si, à ce moment-là, elle s'était davantage intéressée à lui.

Aurait-elle pu, le matin même, avant qu'ils se lèvent, prévoir que leur dernier anniversaire de mariage se terminerait ainsi ? Daniella et Noy, qui s'étaient réveillées avant eux, avaient lâché onze ballons dans leur chambre à coucher, puis elles étaient venues sauter sur leur lit. Une fois les filles sorties, elle avait profité de ce qu'ils étaient seuls tous les deux pour se plaquer contre lui.

– Joyeux anniversaire, avait-elle chuchoté dans le creux de son oreille, étonnée de sentir que ses muscles répondaient au contact de la main qu'elle passait sur ses épaules et le long de son dos.

Il avait le cou tout chaud de sommeil et les joues rugueuses d'avant le rasage. Par la fenêtre, on entendait les premières

trombes d'eau. Toutes les lumières de l'appartement étaient allumées à cause de ce ciel plombé. Dans la cuisine, ils trouvèrent un petit déjeuner de fête que les filles leur avaient préparé : du jus d'oranges pressées par leurs soins et des croissants qu'elles avaient achetés la veille à l'épicerie et mis à réchauffer. Comme elles n'avaient pas le droit de faire bouillir de l'eau, ce fut Maly qui prépara le café.

Elle avait remarqué que Koby était tendu mais, au moment où ils s'installaient tous les quatre autour de la table, elle préféra ne pas parler de l'entretien. Elle proposa de lui repasser son pantalon bleu foncé et sa chemise blanche, il répondit qu'il le ferait lui-même avant de s'y rendre et, de peur que la déception ne soit trop grande s'il n'était pas embauché, elle ne dit plus rien, pas même lorsqu'ils se retrouvèrent à nouveau tous les deux seuls dans la chambre à coucher. Avant de partir, elle l'embrassa sur la bouche et lui susurra quand même à l'oreille :

– Bonne chance pour tout à l'heure.

Elle déposa Daniella à la maternelle et Noy à l'école, puis enchaîna les rendez-vous jusqu'à onze heures.

C'était principalement les maris qui venaient la trouver, et elle avait remarqué que lorsqu'ils étaient accompagnés de leur épouse celle-ci ne parlait quasiment jamais, bien que Maly s'efforçât toujours de s'adresser au couple. Que ces dames comprennent, elles aussi, les différentes possibilités de crédit et les modalités de remboursement. Un des hommes qu'elle reçut, un barbu dont la veste qu'il n'avait pas ôtée dégageait une odeur de naphtaline et de vieux tissu mouillé, ne cessait de la fixer du regard tandis que sa femme, tête couverte d'un foulard et beau visage paisible, berçait un landau bleu d'avant en arrière pour que leur bébé ne se réveille pas, et elle ouvrit deux boutons de sa robe dès que le petit se mit à sangloter, pour, sans la moindre gêne, lui donner le sein.

Comme elle n'avait pas de rendez-vous entre onze heures et midi, elle demanda au directeur de la banque la permission de

sortir acheter un cadeau à son mari, même s'ils s'étaient tous les deux mis d'accord de ne rien s'offrir cette année. Elle songea d'abord à aller à pied jusqu'à la rue Sokolov mais, voyant que la tempête ne se calmait pas, elle prit sa voiture et opta pour le centre commercial. Les rues étaient inondées, les feux de circulation ne fonctionnaient pas. C'est d'ailleurs peut-être à cause de cette pluie qu'elle décida de lui acheter, au lieu d'un punching-ball ou d'une chemise pour ses entretiens d'embauche, un parapluie qui remplacerait celui qu'il avait perdu. Chez Zara, c'était trop cher, mais chez Formen, au troisième étage, elle en vit un noir, avec un élégant manche imitation bois, sur lequel une vendeuse aux longs ongles laqués de vernis noir brillant lui concéda une ristourne.

Regarda-t-elle trop longuement cette fille pendant qu'elle emballait le parapluie dans du papier argenté ? Elle lui paraissait si jeune, peut-être encore une lycéenne. En entrant dans la boutique, Maly l'avait vue retourner sur le comptoir le livre dans lequel elle était plongée. Elle avait de courts cheveux bruns, les lèvres violet foncé et un piercing dans le nez. Se sentant observée, elle demanda :

– Quelque chose ne va pas ?

– Non, non, pardon. Vous avez bien enlevé l'étiquette du prix ?

L'entretien d'embauche devait commencer à quatorze heures, exactement au moment où elle terminait son dernier rendez-vous. Maly s'imagina Koby qui tâchait de masquer sa tension, assis face à un recruteur. Incapable de décider quoi faire de ses mains, il les avait sans doute posées sur ses genoux, puis sur la table à côté de son CV, puis à nouveau sur ses genoux pour dissimuler leur tremblement nerveux. Mais elle ne l'appela ni avant l'entrevue ni après, lorsqu'elle se mit en route pour aller chercher les filles.

En rentrant, elle ne vit pas la voiture de Koby dans leur box entre les piliers de l'immeuble et en déduisit qu'il n'était

pas encore là. Pourtant, dans l'ascenseur qui les monta au septième étage, elle reconnut l'odeur de son aftershave. Et la porte n'était pas verrouillée alors qu'elle aurait dû l'être.

Elle entendit l'eau couler dès qu'elle pénétra dans la chambre à coucher. Allongé sur le sol dans une flaque d'urine, Harry ne leva pas la tête. Et la sacoche que Koby avait prise pour son rendez-vous traînait au pied du lit.

Mauvais signe.

Il était quinze heures, qui aurait imaginé le trouver à la maison à une heure pareille ?

Noy alluma la télévision et Maly alla préparer le repas. Les pâtes avaient déjà ramolli que l'eau de la douche coulait toujours. Elle frappa à la porte et demanda à Koby s'il voulait manger avec elles. De l'intérieur, il lui répondit que non. Elles commencèrent donc sans lui – les filles avaient faim. Elles l'entendirent sortir de la salle de bains et venir fermer la porte de la chambre. Daniella et Noy ne dirent rien, mais Maly se leva et alla voir ce qu'il faisait. Elle le trouva allongé sous la couverture. Il avait beau avoir les yeux fermés, elle était persuadée qu'il ne dormait pas.

– Tout va bien ? s'enquit-elle.

Elle connaissait ses sautes d'humeur et depuis le matin, sans y avoir vraiment réfléchi, elle s'était préparée à ce que la journée se termine de la sorte. Le recruteur lui avait-il demandé pourquoi il avait si souvent changé d'emploi et Koby avait-il éludé la question une fois de plus, au lieu de dire la vérité ? Elle avait beau insister et réinsister pour qu'il explique que c'était à cause d'elle, il ne le faisait jamais.

Elle resta là une ou deux minutes, mais il n'ouvrit pas les yeux. La grande photo accrochée au-dessus du lit, prise alors qu'elle était enceinte de Daniella, la narguait, amer rappel ou mémorial de ce qu'avait été leur couple.

– Tu ne veux vraiment pas me raconter comment ça s'est passé ? tenta-t-elle encore.

Dans le courant de l'après-midi, la grêle frappa aux carreaux par salves successives, puis ce fut le silence dans l'appartement.

Maly aida la grande à faire ses devoirs de calcul pendant que la petite regardait la télévision. Koby émergea à dix-sept heures avec son sac de boxe, déclara qu'il partait à l'entraînement, qu'il avait besoin de sa voiture à elle et lui demanda où étaient les clés. Là, elle voulut savoir ce qui était arrivé à sa Toyota, lui rappela aussi qu'il était déjà allé à la boxe la veille, mais elle ne reçut aucune réponse. Il ne réagit pas davantage lorsqu'elle lui fit remarquer qu'ils étaient censés sortir le soir, et quand elle s'étonna de ce qu'il se soit douché avant d'aller au sport, il la dévisagea comme si elle venait de dire une horreur.

Tout le reste de l'après-midi, elle n'arriva pas à se débarrasser d'une sourde tension. Le soir, elle contrôla la porte au moins deux fois pour s'assurer qu'elle l'avait bien verrouillée derrière lui et jeta un coup d'œil dehors à travers les fentes des volets du salon pour voir s'il était revenu. Au moment où elle posait sur leur lit le parapluie emballé dans son papier cadeau – l'idée étant qu'il l'y trouve en rentrant –, elle se heurta à nouveau à sa propre silhouette, affichée en grand sur le mur, et elle se demanda si, comme elle l'avait initialement prévu, elle lui dirait à son retour qu'elle était enceinte. Elle se souvint qu'elle avait beaucoup hésité avant d'accepter d'être ainsi photographiée, mais Koby avait insisté, la persuadant qu'elle le regretterait si elle ne le faisait pas, car cette grossesse serait sa dernière. Avec les années, elle avait appris à ne pas détester l'immense agrandissement en noir et blanc où se dessinait son long corps sombre, ce ventre imposant qu'il caressait volontiers même en public et qu'elle aussi, parfois, palpait, quand elle était seule. Elle n'aimait pas l'idée que d'autres, son père en particulier, la voient ainsi, mais c'était justement ce qui plaisait à Koby. Sur la photo, elle apparaît de profil, la tête un peu inclinée vers lui qui se tient debout derrière elle, et la perspective efface leur

différence de taille. Ils sont nus tous les deux. Des bras, il lui masque les seins tout en les révélant. Après Eilat, elle avait voulu la décrocher, mais il lui avait demandé de la laisser, justement à cause de ce qui s'était passé. Par moments, elle se disait qu'il avait eu raison, surtout les rares fois où, en la regardant, elle s'y retrouvait.

La pluie recommença en fin de journée, le bruit des gouttes sur les vitres et sur le toit ne faisant qu'augmenter l'angoisse qui la tenaillait. Seules les filles restèrent calmes, comme si elles avaient compris ce dont leur mère avait besoin. Elles jouèrent dans leur chambre et dans le salon sans la déranger. Mais à dix-huit heures trente, Daniella dit qu'elle avait faim et Noy se souvint que Maly lui avait promis d'essayer des tenues pour la fête de Pourim. Elle alla dans son armoire sortir le carton à déguisements, la gamine enfila la robe de princesse qu'ils lui avaient achetée deux ans auparavant – elle se révéla malheureusement trop petite. Sa sœur refusa de l'essayer, arguant que de toute façon cette année elle ne voulait pas se déguiser. Maly insista, surtout parce que la robe avait coûté une fortune et qu'elle espérait n'avoir à investir cette fois que pour une seule des filles, elle la plaqua même contre le corps menu de Daniella qu'elle poussa devant le miroir, mais à la vue de son propre reflet elle détourna les yeux.

Il n'y avait aucune raison pour que le cycle infernal recommence maintenant sauf, peut-être, sa nouvelle grossesse et la crainte que lui inspirait l'humeur noire de son mari.

Les entraînements de boxe durant entre une heure et une heure et demie, elle pensait qu'il serait de retour pour le dîner et, à dix-neuf heures quinze, elle l'appela pour lui demander d'acheter des pitas et des œufs sur le chemin, mais il avait éteint son téléphone. Elle fit plusieurs tentatives. Finalement elles mangèrent sans lui et, à vingt heures trente, Daniella et Noy allèrent se coucher. Lorsque la fille des voisins monta pour le baby-sitting, Maly prétexta qu'elle avait de la fièvre et qu'ils ne sortiraient pas. Elle essaya à nouveau de joindre Koby, cette

fois le téléphone n'était pas éteint mais il ne répondit pas. Elle monta sur le toit pour vérifier si elle pouvait y mettre le linge à sécher, vit un ciel chargé de lourds nuages, un vent qui faisait trembler les ballons d'eau chaude, et décida que non. Ensuite, elle appela sa sœur Guila, elle appela aussi Aviva, et à la question de savoir s'ils n'allaient pas fêter leur anniversaire de mariage, elle répondit qu'ils n'avaient trouvé personne pour garder les filles.

Ce soir-là, Koby ne rentra que vers vingt-trois heures, sans lui donner la moindre explication ni excuse.

Un an auparavant, leur dixième anniversaire de mariage ne s'était pas du tout passé ainsi.

Pour la première fois depuis Eilat, ils avaient laissé les petites chez ses parents et réservé une chambre d'hôtes à Ramat-haGolan pour deux nuits. Koby venait de retrouver du travail dans une entreprise de gardiennage de chantiers le long de la ligne de séparation, et il avait le moral. Ils avaient prévu de faire des randonnées comme avant la naissance des enfants, un jour ils suivraient des rivières et l'autre sillonneraient la réserve naturelle de la vallée de Houla, mais le temps avait été si mauvais qu'ils n'étaient quasiment pas sortis de la chambre. Ils avaient regardé des DVD, fait l'amour pour la première fois depuis de nombreuses semaines et parlé pendant des heures devant la cheminée. Le soir, enveloppés dans des couvertures, ils s'étaient installés sur la terrasse où Koby avait évoqué avec enthousiasme la possibilité d'une visite au ranch de son père au printemps et l'achat d'un appartement puisque, à nouveau, deux salaires rentraient chaque mois. Ils avaient téléphoné aux filles pour leur souhaiter une bonne nuit et Maly avait vraiment eu l'impression qu'ils remontaient la pente et allaient enfin redevenir un couple normal.

Tout cela, c'était l'hiver dernier. Depuis, leur vie avait changé. La dégringolade.

Au cours de l'été, Koby avait démissionné à cause de son chef, un type de dix ans son cadet qui le harcelait. Il était persuadé de retrouver très vite un autre poste, mais au bout de quelques mois de vaines recherches, elle l'avait senti perdre pied, il ne parlait à personne, s'éloignait d'elle, des filles et de ses amis, sortait de moins en moins de la maison et devenait de plus en plus taciturne. Il avait commencé à aller à la boxe deux à trois fois par semaine, en ressortait le visage tuméfié, le ventre et les jambes couverts d'ecchymoses, fonçait directement sous la douche et filait se coucher. Ensuite, le signe de détresse qu'elle connaissait chez lui était revenu : quand il croyait qu'on ne le voyait pas, il rejetait la tête en arrière et inspirait de grandes goulées d'air, comme s'il s'asphyxiait.

Maly pensa que ce soir-là aussi, après l'entraînement, il irait directement se coucher, mais il la surprit. Au lieu de se mettre au lit, il alluma la télévision, s'assit sur le canapé du salon et, malgré l'émission de téléréalité sur laquelle il était tombé et qu'il détestait, refusa d'éteindre. Il continua à fixer l'écran des yeux, même lorsqu'elle lui demanda :

– On n'était pas censés sortir, ce soir ?

Comme il ne réagissait pas, elle reprit au bout d'un instant :

– Koby, tout va bien ? Tu n'as pas ouvert la bouche depuis que tu es revenu de ton entretien d'embauche.

– Désolé, Maly, lui répondit-il enfin, mais sans la regarder. Je ne peux rien te dire pour le moment.

– Tu ne peux pas me raconter comment ça s'est passé ?

Il ne voulait pas.

– Je n'aurai pas le poste.

– Comment tu peux en être sûr ? On t'a donné une réponse sur place ?

Il hocha la tête. Et dire qu'elle ne savait même pas où avait eu lieu cet entretien, ni pour quelle entreprise ! Après avoir démissionné, il avait décidé de ne plus postuler pour du gardiennage et elle l'avait soutenu, mais comme depuis quelques

semaines il avait complètement arrêté les démarches, elle s'était réjouie d'apprendre qu'il avait décroché un rendez-vous. Du coup, elle avait oublié de lui demander où.

Et peut-être effectivement ne l'avait-elle pas assez regardé cette nuit-là, parce que si elle l'avait fait, elle aurait vu sur son visage autre chose que du désespoir.

Couché aux pieds de Koby, Harry empestait l'urine.

– Je ne l'ai pas lavé, j'avais peur qu'il prenne froid sur le toit, expliqua-t-elle.

Il continuait à fixer l'écran, alors elle enchaîna :

– Quand est-ce que tu as l'intention de le faire piquer ? On ne peut pas continuer à le laisser souffrir comme ça.

– Demain, peut-être.

– Les petites ne supportent plus de le voir dans cet état. Elles ne s'en approchent plus. C'est comme s'il était déjà mort.

Y avait-il un moyen, qu'elle ne trouvait pas, d'atteindre son mari ? Bien sûr, elle aurait pu lui annoncer sa grossesse, elle en avait d'ailleurs eu l'intention, mais elle trouvait que les circonstances ne s'y prêtaient pas.

– J'ai eu Aviva au téléphone aujourd'hui. Elle dit que son frère aura peut-être quelque chose pour toi. Tu te souviens de Dani ? Il s'est lancé dans l'importation de vélos électriques.

– Je ne cherche plus de travail.

Elle ne répondit pas.

Peu après, la télévision diffusa le journal de la nuit et, ultérieurement, elle se souviendrait parfaitement de son contenu.

Dans tout le pays, mais surtout à Haïfa et dans sa banlieue, des maisons et des routes se retrouvaient sous l'eau. On dénombrait beaucoup d'inondations et de coupures de courant. Il se leva du canapé pour s'asseoir sur le pouf en cuir tout près du téléviseur, comme si elle le dérangeait par sa présence. Vexée, elle se leva et quitta la pièce. Lorsqu'elle revint, il avait changé de chaîne et regardait le journal de la Une. À l'écran, on voyait deux secouristes en train de pousser une civière sur laquelle gisait un corps recouvert d'un drap.

Koby, tête rejetée en arrière, prenait de grandes inspirations. Il n'avait pas remarqué qu'elle s'approchait de lui par-derrière. Le cadavre recouvert du drap disparut dans l'ambulance à côté de laquelle se tenaient deux policiers emmitouflés dans leur imperméable. Elle eut l'impression de reconnaître l'endroit.

– Ça s'est passé dans le coin ? demanda-t-elle et, n'obtenant pas de réponse, elle répéta : C'est ici, à Holon ?

– Oui, à l'autre bout.

– Et on a dit de qui il s'agissait ?

Le reportage étant presque terminé, elle ne savait pas si le meurtrier avait été arrêté, mais elle comprit que le corps allongé sous le drap était celui d'une femme.

– Tu peux éteindre, s'il te plaît ? Ça me fait peur et je voudrais qu'on parle, murmura-t-elle en lui effleurant l'épaule.

Si elle ne renonça pas, cette nuit-là, c'était parce que en de tels moments elle savait qu'elle devait s'accrocher. Elle alla dans la chambre à coucher et revint avec le parapluie emballé dans son papier argenté.

– Tu n'as pas vu ce que je t'ai acheté ?

Un cadeau qui ne lui fit pas plaisir. Au contraire. Après l'avoir déballé, il lui lança un regard affolé. Ce ne serait que bien plus tard qu'elle comprendrait cette réaction.

– C'est pour remplacer celui que tu as perdu. Et il ne m'a pas coûté aussi cher que ça en a l'air.

Koby posa le parapluie sur le sol sans la remercier. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

– Tu t'obstines à gâcher notre anniversaire de mariage ? lança-t-elle et, le voyant se lever, elle cria presque : Koby, tu m'entends ? Tu entends que je te parle ? Maly te parle. « Maly, de ta classe. Koby, c'est la guerre. »

Alors seulement il se tourna vers elle. L'éclat de ses yeux était si brûlant qu'elle aurait dû être alertée, oui, elle aurait dû comprendre que quelque chose clochait.

Ils avaient tous les deux une quinzaine d'années. C'était en 1991. En janvier 1991. Plus de dix ans avant leur mariage.

Ç'avait été leur première conversation, ou du moins la première qu'ils avaient gardée en mémoire, et parfois, surtout en cas de dispute, elle s'en servait pour le tirer de son mutisme. Réveillée à deux heures du matin par son père qui lui avait annoncé que George Bush venait de bombarder Bagdad, elle s'était habillée en vitesse et lui avait téléphoné.

– Bonjour, Maly à l'appareil. Maly, de ta classe. Koby, c'est la guerre.

– Au milieu de la nuit ? s'était-il étonné d'une voix ensommeillée et avec l'accent très prononcé qu'il avait encore à l'époque.

Depuis quelques années, quand elle essayait de visualiser ce qu'ils étaient, elle et lui, à cet âge, elle n'y parvenait pas sans s'aider d'anciennes photos. Koby, plus mince, avait le corps tout en courbes encore enfantines, un dos et un torse blancs et lisses qu'elle pouvait caresser pendant des heures. La nuit de ce fameux appel, elle ne savait encore rien de lui, sauf qu'il venait d'une ville appelée Perth, avait immigré en Israël sans ses parents et vivait à Holon, dans la famille de sa mère. C'était un excellent joueur de basket et on l'avait dispensé de cours d'anglais parce qu'il parlait beaucoup mieux que la prof – il avait tout de suite commencé à la corriger pour faire rire ses camarades et la brave femme avait illico demandé à ne plus l'avoir dans sa classe. Une rumeur affirmait que la mère de Koby s'était suicidée en Australie ; Maly découvrit ultérieurement que ce n'était pas vrai. La plupart des garçons avaient considéré avec méfiance ce nouveau venu, débarqué de Perth avec des yeux bleus, un jean et des chaussures Nike, le genre de richesses que personne ne possédait à l'époque et qui justifiait qu'on s'en donne à cœur joie pour raconter n'importe quoi sur son compte. Le jour de son arrivée, il s'était présenté en expliquant qu'il avait immigré en Israël pour s'engager dans les commandos des forces spéciales de Tsahal.

Quant à eux deux, ils avaient fait connaissance tout à fait par hasard. Une question de destin ou de chance, exactement comme tout ce qui arriverait par la suite.

Maly ne pensait pas qu'il s'intéresserait à elle, pour la simple et bonne raison qu'on ne s'intéressait pas à elle. Son corps trop mince avait poussé trop vite et rien, en elle, n'attirait l'attention, que ce soit au lycée ou pendant les soirées. Certes, dans l'établissement, elle était la championne de course à pied, toutes catégories confondues, mais cela n'exerçait sur les garçons aucun charme particulier. Seulement voilà, elle s'appelait Ben-Asher et, selon l'ordre alphabétique des élèves de la classe, son nom se trouvait juste au-dessus de celui de Bengtson. C'était donc elle qui était chargée de lui téléphoner au cas où une guerre éclaterait. Trois heures après leur première conversation téléphonique, à cinq heures et demie du matin, elle était allée avec son père le chercher dans leur vieille camionnette Subaru pour l'emmener à l'hôpital Wolfson. Koby les attendait en bas de chez lui, un Walkman à la main, un casque argenté sur les oreilles. Maly se souvenait de la honte qu'elle avait soudain éprouvée à cause de leur véhicule, dont les housses de siège puaient l'égout et peut-être aussi à cause de son père, qui s'était obstiné à baragouiner pendant tout le trajet dans un charabia qui ne ressemblait que vaguement à de l'anglais.

– Qu'est-ce que vous allez faire là-bas ? leur avait-il demandé et, en entendant les deux adolescents expliquer qu'ils étaient réquisitionnés pour arroser à l'aide de gros tuyaux les victimes des missiles chimiques que Saddam Hussein lancerait sur la région de Tel-Aviv, il avait ordonné au garçon de protéger sa fille.

Telle fut donc leur première vraie rencontre. Qui aurait pu imaginer, alors, que des années plus tard ils se retrouveraient debout, côte à côte, sous le dais nuptial ?

Une semaine après, Koby était venu chez eux, une visite qui l'avait mise dans tous ses états. Ils avaient dû attendre son père,

rentré tard de la synagogue, et pendant ce temps sa mère avait, comme son mari, tenté de discuter avec Koby dans un anglais abominable. C'était l'époque où, par chance, Guila désertait les dîners de shabbat : Maly était sûre que si Koby croisait sa sœur jumelle (qui avait quitté le lycée depuis un an et gagnait déjà de l'argent comme serveuse), ce serait d'elle qu'il tomberait amoureux. Lorsque, enfin, ils avaient pu se retirer dans sa chambre, la sirène avait retenti, les obligeant à se réfugier avec ses parents dans leur petite chambre à coucher transformée en pièce hermétique et où, à sa grande honte, elle avait vu un slip de son père traîner par terre.

La première fois qu'ils avaient couché ensemble, c'était aussi un samedi, quelques mois plus tard.

Ses parents et son petit frère passaient le week-end dans la famille à Tibériade et, même si son père ne l'aurait jamais permis, elle avait invité Koby à dormir : ils n'avaient pas d'autre endroit où aller et elle en avait tellement envie ! Guila, en revanche, était là, dans la chambre voisine, et Maly n'avait pas émis un son, persuadée que sa jumelle, au lieu de dormir, épiait le moindre bruit. D'ailleurs, lorsqu'elle était sortie pour aller se laver, encore troublée par ce qui venait de lui arriver, sa sœur l'avait interceptée devant la porte.

Ce soir-là, elle continua à attendre que Koby vienne la rejoindre dans la chambre. En vain. Pourtant, elle réussit, un court instant, à faire revivre l'adolescent avec le casque sur les oreilles qui les attendait, elle et son père, dans l'obscurité de la rue. Ce fut peut-être ce qui la poussa à faire une dernière tentative. Il était une heure du matin quand elle monta sur le toit et le trouva là-haut, sur la chaise en plastique blanche, assis sans bouger, dans le froid et la nuit noire. N'était-ce pas l'occasion qu'elle attendait pour lui annoncer sa grossesse ? Elle ne le fit pas, comme effrayée à la fois par quelque chose de sourd et de violent dans son regard et par son immobilité.

Elle lui caressa la tête puis la poitrine par-dessus le pull à col roulé qu'il portait.

– Koby, chuchota-t-elle, ne me laisse pas seule. S'il te plaît.

Elle s'arrangea aussi pour lui suggérer que s'il venait au lit ils coucheraient ensemble. Il avait une profonde griffure sur le cou, mais bon, il revenait toujours de la boxe avec des traces de coups.

Quoique… peut-être avait-elle quand même senti que quelque chose clochait ?

C'est en traversant le minuscule local de service pour accéder au toit qu'elle avait vu le pistolet et elle se souvint que dans l'après-midi il n'y était pas. Et aussi, plus tard, alors qu'elle essayait de s'endormir, une main posée sur le ventre, le visage de la jeune vendeuse qui avait emballé le parapluie dans le centre commercial lui était soudain apparu, mais avait aussitôt été remplacé par les images vues à la télévision, la civière avec le corps recouvert du drap qu'on poussait dans l'ambulance. Elle avait rouvert les yeux, affolée. Alors avait surgi ce qu'elle s'efforçait d'oublier : une lourde main jaillissant de l'obscurité pour venir lui serrer le cou.

2

La victime, il la reconnut tout de suite, et s'il n'en dit rien dans un premier temps, ce fut parce qu'il y avait sur place des gens qui ne devaient pas être informés. Et aussi à cause du silence.

Deux secouristes attendaient ses instructions dans la cuisine et un îlotier barrait l'entrée de l'appartement. Tous ceux qui avaient à se déplacer ou à parler s'en acquittaient sur la pointe des pieds et en chuchotant, comme pour ne pas réveiller la femme étendue sur le tapis du salon. Avraham n'avait pas eu besoin qu'on lui indique l'emplacement du corps pour le localiser dès son arrivée. Il s'en approcha avec précaution et se pencha vers elle : allongée sur le dos, elle avait les genoux repliés, l'œil droit ouvert. Sous le corps, le tapis était orné d'oiseaux multicolores.

S'il n'avait pas révélé tout de suite qu'il connaissait son identité, c'était sans doute aussi parce que la vue du cadavre – son premier cadavre dans le cadre d'une enquête dont il avait l'entière responsabilité – l'avait bouleversé. Depuis sa promotion à la tête de la section des homicides, il savait que tôt ou tard cela allait arriver, mais, confronté à son premier meurtre, il se demanda soudain s'il était prêt.

La veille, les infos avaient prédit l'arrivée de la tempête, et lorsqu'il s'était réveillé de lourdes trombes d'eau cognaient déjà aux carreaux. Il avait appelé le commissariat et prévenu

Lital Levy, la coordinatrice opérationnelle, qu'il prenait sa journée. Il était de toute façon attendu au Central de Tel-Aviv pour suivre un stage sur la cybercriminalité, le genre de formation destiné aux enquêteurs et totalement superflu. Ensuite, il avait préparé un café turc et apporté les deux tasses au lit. Ils étaient restés sous les couvertures toute la matinée et s'étaient enfilé quatre épisodes de la série *Bron* sur l'ordinateur portable.

Jusqu'à ce qu'Avraham sente ses yeux se fermer de nouveau et voie son père entrer dans la chambre, poser une main sur son front et décréter qu'il pouvait rester là au lieu d'aller à l'école. Ses parents partirent, la porte d'entrée claqua derrière eux et une vague de joie se répandit agréablement dans tout son corps : seul à la maison, maître des lieux jusqu'au retour des adultes le soir ! Voilà qui lui laissait le temps de traîner à sa guise. De se préparer un énorme petit déjeuner…

Marianka le secoua avec douceur, comme elle le faisait dès que sa respiration indiquait qu'il dormait, et chaque fois qu'il rouvrait les yeux l'équipe d'investigation avait découvert un nouveau cadavre.

– Quoi, ils ont encore un meurtre sur les bras ?

Ce n'était certainement pas ainsi qu'il arriverait à démasquer le coupable avant l'étrange enquêtrice suédoise Saga, mais de toute façon il s'en fichait.

En début d'après-midi, ils roulèrent jusqu'à Tel-Aviv. Avraham avait mis son horrible doudoune bleue, celle qu'il n'avait pas portée depuis l'excursion organisée en hiver 2007 dans le Hermon pour tous les policiers du secteur. Marianka se recroquevillait dans le manteau de laine qu'elle avait apporté de Bruxelles. Ils se garèrent sur un parking presque totalement vide non loin de la plage et profitèrent d'une accalmie pour s'asseoir sur un banc mouillé face à une mer qui battait rageusement les rochers. Seul un couple d'Arabes avec un bébé